

Peurs et terreurs d'enfance

Introduction

Viviane Durand, Pascale Mignon

« J'ai peur ! », petite phrase bien ordinaire dans la bouche d'un enfant. Petite phrase qui, pourtant, ne laisse jamais indifférent celui qui l'énonce, ni celui qui l'entend. Elle vient troubler le savoir sur lequel nous nous appuyons pour dire que l'enfant ne peut grandir harmonieusement que s'il se sent en sécurité. Peur du noir, de l'eau, du vent, peur du loup, des araignées ou autres cloportes pourtant souvent inoffensifs, peur du vide, du sexe, de la mort... Peurs d'un jour ou peurs de toujours, les enfants connaissent ces peurs jusqu'à la terreur qu'elles peuvent provoquer, les adultes se les rappellent, les vivent encore ou les ont ... oubliées. Fréquemment connotée négativement, la peur est souvent associée au manque de courage, à la faiblesse, au fait d'être encore « petit ». Paradoxalement, les enfants qui n'ont peur de rien, ceux qui ne sont jamais apeurés, les impavides, qui se croient héros infailibles, sont ceux qui infligent de terribles peurs aux adultes par les risques qu'ils encourent.

Mais bien ambivalents sont-ils ces adultes qui d'une certaine manière voudraient aplanir les heurts et les épreuves dans la vie de leur enfant, les protéger des traces de leur vulnérabilité, et qui ne se privent pourtant pas d'utiliser la peur dans leur éducation comme moyen de pression pour obtenir obéissance, qui « introduisent dans l'éducation des êtres fantastiques pour faire en sorte que les enfants soient sages » (N. Belmont). Nous n'en aurons jamais fini avec les peurs, même après la lecture de ce numéro de *La Lettre de l'enfant et l'adolescent*, mais peut-être y verrons nous un peu plus clair.

« Il fait plus clair quand quelqu'un parle », c'est par cette citation de S. Freud que P.-L. Assoun débute son texte. Même si la parole n'élucide pas tout, « contre le réel oppressant de sa peur, l'enfant réclame de la parole, contre l'angoisse, du verbe ». Certes, avec la peur le corps est au premier plan, il tremble, verdit ou se couvre de sueurs froides..., et pourtant ce n'est pas un « garde du corps que l'enfant réclame, mais un référent de son angoisse » poursuit P.-L. Assoun. Peurs, angoisses, phobies, stress... entre étymologie très ancrée corporellement et usages sociaux, familiaux, l'enfant, « à partir d'affects vécus personnellement », apprend « à nommer les variantes de la peur dans tout le vocabulaire mis à sa disposition, à se faire sa propre langue » démontre H. De Caemel. En cela la typologie d'êtres fantastiques présentée par N. Belmont est, comme elle l'expose, façon d'abécédaire, celui des réceptacles des projections « des désirs et pulsions difficiles à maîtriser » ; qu'elles soient zoomorphes, anthropomorphes ou « factices » toutes ces créatures incarnent craintes et dangers externalisés des différents stades du développement infantile. A leur suite, les contes, comme le rappelle M.-F. Bacqué, à travers leurs personnages et par leurs structurations, « mettent en évidence les conflits universels à risque vital », « reprennent à leur manière les interdits fondamentaux et leur transgression », c'est à ce titre qu'ils sont « remâchés par les enfants, joués par eux *ad libitum* » et cela « les protège de la peur [tout en les] préservant de son absence ». F. Viallon-Gaspard témoigne de cette mise au travail d'un groupe d'enfants qui se coltine avec « Les trois petits cochons » et leur loup, ce loup ici de papier qui sera soigneusement « défroissé » et mis de côté « pour jeudi prochain », irremplaçable !

J. Aubry s'adosse au conte de G. Solotareff, « Loulou », pour penser « les difficultés de certains parents face aux terreurs infantiles » et illustrer, d'étape en étape, leur (re-)découverte de « la vraie peur du loup » qui leur permet, enfin dégagés de « l'effroi de ne rien y comprendre », « d'identifier en eux la peur que leur enfant éprouve ».

Cette *peur du loup* peut fonctionner comme référence mais aussi comme un syntème parce que le loup cristallise de par ses caractéristiques physiques et son comportement, une peur « prégnante et généralisée ». Plus justement, il « active des fantasmes » qui seuls peuvent « rendre compte de ce caractère effrayant » affirme M. Poizat. Il interroge cette bête mythique du côté de sa « voix » : son hurlement par sa continuité unique (durée et tenue), sa valeur sociale (dans la meute) trouve des résonances qui le place « entre cri et langage ». M. Poizat développe l'idée que la voix, du fait de sa double appartenance à « l'intime le plus profond » comme à « l'altérité la plus absolue », relève de *l'inquiétante étrangeté*, il présente le loup comme « figure foncièrement ambivalente », ce qui constitue une sollicitation supplémentaire pour l'imaginaire. M. Ménès dresse par ailleurs un tableau concis de cette *inquiétante étrangeté*, ce « sentiment étrange et effrayant » qui surgit dans « quelque situation pourtant familière » ; suivant la progression des travaux de S. Freud, elle les interroge et les prolonge par ceux de J. Lacan qui ainsi relève : « l'étranger est au cœur du sujet ».

Revenant sur le territoire des « animaux aux mâchoires tranchantes », M. Ménès cite *l'Homme au loup* en présentant sous ce même double regard -S. Freud, J. Lacan- cette collusion de « terreur et de jouissances » qu'est la phobie. « Tout enfant passe par le temps logique de la phobie », elle est « un virage : la fonction du manque, de la castration, est là mais le sujet n'a pas encore choisi la façon d'y faire argument » écrit-elle.

Aussi est-il à ce moment bienvenu de se demander avec M. Stéphanoff : « avoir peur fait-il grandir ? ». Tous ces rendez-vous évoqués ci-dessus sont-ils nécessaires ? Est-ce aussi par « l'éprouvé de la peur et la maîtrise des émotions qu'elle suscite, que le sujet organise, en même temps que son monde intérieur, sa découverte de l'altérité » ? M. Stéphanoff montre qu'effectivement l'enfant suffisamment accompagné par l'attention, les paroles, le juste éloignement de l'adulte pourra s'affronter aux peurs intenses mais momentanées qui jalonnent son autonomisation.

Le moment de peur de Bastien rapporté par M. Bucher-Thyson en est un autre exemple : en faisant une comédie, il devient acteur : s'arrachant de « l'aliénation fondamentale », « il a pris son souffle et dégagé un peu plus sa consistance propre ».

C'est également dans un cadre aussi familier que l'école que peut survenir une forme d'anxiété : l'insécurité face au savoir. La peur des mathématiques « si insupportable qu'elle se mue (...) en fatigue ou en ennui » surgit de ce que l'élève y « rencontre de lui-même » analyse A. Siéty. Le clinicien devra accepter cette peur, supporter la sienne propre et « résister à l'envie de résoudre tout de suite » les problèmes pour que l'enfant puisse pleinement s'y confronter. De même, lorsqu'A. Deneuvéglise accompagne Dany dans l'appropriation de son écriture qui « penche inexorablement comme vers une chute », la peur circule des uns aux autres et c'est précisément cette fluidité relayée et endossée par la clinicienne qui réanime la famille et ouvre à Dany un espace singulier. La peur est contagieuse, nous le savions, mais ici la contagion prend le nom de transfert.

Parfois l'environnement quotidien est fondamentalement attaqué, il n'est plus question de peur mais plutôt de terreur, de traumatisme. Pour les enfants rencontrés par L. Ouss-Ryngaert lors de ses missions avec MSF, la guerre est une menace permanente, omniprésente, la terreur minutieusement organisée. Les enfants soumis à cette réalité ne subissent pas tous un traumatisme mais lorsqu'il a lieu, il « fige la vie psychique au moment où il s'est passé, [alors, il est important que] cela se renoue et que le psychisme revive ». Un travail où, dans la relation transférentielle, le professionnel est lui-même amené à vivre le traumatisme.

La douleur d'une séparation connue par O. Kokoschka rejoint cette intensité de dévastation. Il fait confectionner une poupée grandeur nature à l'effigie de sa maîtresse, un objet-fantôme qui « serait la condition de possibilité de tracer une figure afin de border un trou pour qu'il puisse donner une forme à l'angoisse » commente L. Laufer. Pour elle, « il y a dans la fabrique de cette poupée une *monstruosité* provoquant un *effet de présence* plus qu'un effet de réalité. C'est le propre du fantôme de dégager cet effet.» C'est dans cet objet étrange que le peintre trouve la « nécessaire réanimation de sa vie psychique ».

Créer ses propres fantômes pour se faire peur et ainsi donner forme à notre angoisse, voilà qui va nous rendre plus familières les maisons hantées !